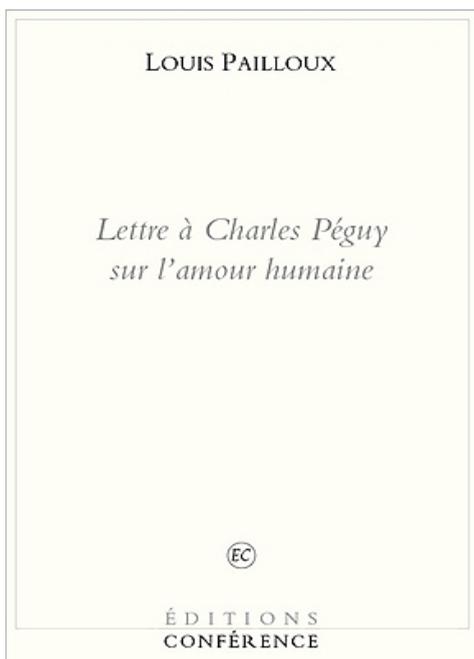

**Louis Pailloux, *Lettre sur l'amour humaine*, Paris,
Editions Conférence, 2020, 56 p.**

« *Et il n'y a qu'un contemporain pour chercher ce beau dans la socialité désordonnée qui ventriloque un capital en bout de course. L'agapé, de nos jours disparue, est bien pourtant la mort d'argent et des sbires du Trésor* ».

Ce petit livre comblera tous les amoureux de la *vox cordis*. Car *La Lettre sur l'amour humaine* est moins écrite avec la raison qu'avec le cœur, sans pourtant céder à la contrainte de l'émotion qui désormais domine l'exercice de notre raison réduite à l'entendement. Louis Pailloux œuvre donc au-delà de la Raison, mais nous offre une œuvre destinée à un lectorat raisonnable, si l'on peut dire, qu'il désire élever vers les Noms du Cœur si chers à Luis de Léon.



Le mot « lettre » n'est pas fortuit : premièrement, c'est un genre littéraire devenu rare. Non pas que nous ayons affaire à une œuvre épistolaire, mais à une confession, à une véritable confession qui suppose donc un « je », lequel se découvre, se regarde comme un « toi ». Cependant, ce jeu du je et du toi demande l'intervention d'un un ou plusieurs interlocuteurs pour faire passer la langue de la confession du Je Pense au Nous Sommes. Qui, à l'heure de twitter, de facebook, tiktok ou de snapchat, entend communiquer, communier sur le mode du « toi », non du « lui » ? Qui, dans une époque où tout le monde parle sans s'écouter, peut entendre partager, où lesdits partages prolifèrent en tout genre ? La lettre dont il est question ne serait peut-être que l'aveu d'une impossibilité à réunir dans l'éternellement séparé... mais dès lors, pourquoi se résigner, et pourquoi tout simplement ne

pas se reprendre en mains, en se dépouillant à travers des *mots chargés qui pèsent, des mots chargés de sens* ?

Des interlocuteurs, il y en a, principalement, deux : celui à qui est dédié la lettre, « Clément, ami du premier jour, pour prier ensemble », et Charles Péguy, auteur français faisant partie de la « renaissance chrétienne » du XX^{ème} siècle. Œuvre de mémoire, œuvre du Toi absolu. Pourquoi ces deux interlocuteurs ? On peut subodorer que l'ami dont il est question se trouvait alors en chemin perdu : l'invocation d'un auteur véritablement inquiet – et toute confession jumelle avec des actes dont elle est peu fière – devenait une épreuve nécessaire. Sans nul doute, Gabriel Marcel eût apprécié la *lettre sur l'amour humaine*, lui qui a fait du Toi le nœud du sacrifice et de la prière en puisant ses sources dans la perte et l'errance de l'autre. Or, l'errance n'équivaut pas à l'égarement postmoderne, lequel s'obstine à séparer ce qui est déjà séparé, elle est la condition de la charité dont le baiser du starets Zosime sur la main de Dimitri Karamazov nous propose le secret modèle ou – pour utiliser un néologisme issu du mot *tajna* qui a donné « taina » en roumain, situé entre mystère de l'être et être du secret – par lequel il véhicule sa tajnique lumière, siégeant pourtant en retrait, obscurément dans sa Gloire que l'hébreu biblique prononce « Shekhina ». Nous pouvons nous adresser à cette dernière selon la formule de notre poète : « Répondez-moi un peu, non pour que finisse mon errance, mais pour que s'abreuvent mes chansons, au fil de vos aveux ».

Nous ne manquons pas de souligner combien cette lettre est marcellienne, tant les interrogations (sur l'autre, sur le mal, sur la mort) entretiennent la réflexion à la seconde puissance de l'auteur du *Journal Métaphysique*. En effet, Louis Pailloux n'a pas l'intention de nous exposer une thèse, un point de vue, de soumettre un « dit », mais, à travers l'écriture de la confession, et son rythme du je-toi, nous invite à une communion par-devers les âmes fugitives, en quête de pudeur et d'intimité, dont les volontés sont sans cesse mêlés et démêlés par l'opération de la « communication ». Nous ne savons plus communiquer, ni communier, et voilà que l'auteur s'expose à nu, agenouillé devant un emblème de la littérature chrétienne, dans un siècle où l'on ne pense plus sérieusement, où l'on lance de manière provoquante des phrases et des concepts cyniques en attendant une réaction du public, « pour voir ce que ça fait », soit une provocation sous le sceau insidieux du *Gestell*. La gravité du ton répond à la brièveté de la lettre (l'ouvrage est court, mais pas la lettre, en soi). Nonobstant la quasi-absence de Dieu, à travers la poétique d'une théologie négative, le Toi absolu conduit à une *Communio Sanctorum* via une personne réellement incarnée, ici l'écrivain catholique Charles Péguy (une incarnation, autrement l'objet d'une pensée qui est, ce faisant, son sujet). Les interrogations, les inquiétudes également, sont nombreuses, et il n'est nullement question de les synthétiser au sein de notre recension.

Une telle synthèse ne représente pas l'enjeu de l'ouvrage. La recherche d'une singularité du « je » par l'autre conduit à une liaison universellement signifiant pour le lecteur en quête d'échos spirituels, lesquels résonnent au rythme des lignes sans se fourvoyer dans le filon désorganisé de la dysphorie technique. A partir du Toi absolu, ce qu'on appelle dyades et polarités deviennent manifestes dans leur caché : premièrement, la dyade de la vie et de la mort, à partir desquelles toutes les autres découlent (adresse à un ami vivant, à un écrivain défunt, qui est et qui n'est plus ? La lettre abolit ces distinctions sans les effacer). Rappelons que la dyade dénote deux termes contraires mais qui peuvent s'inverser, s'épouser dans l'instant (pour créer une nouvelle forme que les « mots de sépulture » que notre auteur vient tisser), si on pense avec Pierre Boutang, lequel a fait d'un concept épistémologique proposé par Gabriel Tarde un sentiment métaphysique. La polarité, quant à elle, décrit plutôt un état d'équilibre entre deux termes contradictoires (cette fois-ci, nous faisons intervenir un concept de Romano Guardini). Or, nous avons compris que Louis nous invite – via le titre – à une communion qui s'adosse sur la polarité entre l'homme et la femme, trop souvent oubliée, hélas, et à l'origine de toutes les autres. Dyade la vie et de la mort, polarité de l'homme et de la femme, voilà de quoi est modelée la substance de ce texte. Le lecteur peut derechef s'accrocher à son secret. Et, justement, les « secrets » de la lettre ne sont pas, comme on se plaît à le dire en français, « orthodoxes », c'est-à-dire conformes aux usages établis, mais en dérivent, selon l'aventure de leur sens, dont la différentielle lui confère, justement, la signification de viator. Toute confession véritable prend le risque d'être moquée, voire incomprise.

La substance de ce risque, de cette épreuve religieuse dont le saut progresse par-delà les frontières bornées de l'esthétique et de l'éthique via une transgression de la limite, elle ne peut pas se déployer en tout temps : ni le printemps, ni l'été ne sont propices aux réflexions de *viatores* qui aspireraient avoir quelque emprise sur l'éternité. Même si l'auteur invoque souvent l'automne, la lecture est recommandée en hiver : l'automne, et ses feuilles empourprées de mélancolie, nous invitent à une saine recollection, tout en annonçant *l'état figé* de l'hiver, comme le déjà-là de son silence, de sa patience recelant les germes du printemps qui, éternellement, se renouvelle. Or, pour faire communion avec l'auteur, l'hiver constitue bien une reprise idoine... L'hiver, c'est justement le temps où on se souvient, l'hiver c'est précisément le silence de la nuit qui conduit à la prière, non à l'effroi de l'insomnie (l'humilité péguyste contre le renoncement de Blanchot). L'hiver, en effet, on veille : cette « attente », laquelle mime l'attente du messie, se déploie dans cet espace ébréché qu'est l'indétermination substantielle, entre durée et éternité, où la pensée qui se confesse s'ouvre au cosmos et à autrui. Le lecteur peut alors son tour ce « veilleur du sublime » en compagnie de l'auteur, eux deux derechef nichés dans l'avenir de la page

réfléchissant un cristal d'éternité. L'été, au contraire, où nombre d'excentricités sont comme permises par la nature et la société – et surtout en notre époque qui prend la caresse estivale pour une précipitation du temps où le devenir s'immole dans la différence – on ne veille plus, mais on agit outre la compassion et les mœurs. Ou bien, chez les paysans, l'été correspond au dur labeur et, lorsque vient la rudesse du froid hivernal, on s'enferme, chante, prie et danse. Pour les plus citadins, les conditions rudes de la période hivernale poussent – ou devraient pousser – les êtres à se réconforter les uns les autres (même si c'est de plus en plus rare, il est vrai, en ces temps où on laisse des gens mourir de froid dans la rue) ou bien, à veiller seul ou en famille, éclairé par la chandelle de saint Isidore. C'est ainsi que nous pouvons lire ce passage magnifique, en compagnie de l'auteur, au cœur de la « nuit du monde » : « *Votre présence est une aide, un port, un refuge, Péguy, quand le froid de vivre gagne sur moi, et que « nous » devient un mot de sépulture. J'ouvre un de vos livres, même le plus faible, le plus chétif d'entre tous, et j'ai chaud, et aussitôt le feu des Noël de l'enfance m'embrase le visage, et tout le corps ensuite, et m'enveloppe de sa bonne chaleur, et je me sens délivré du temps, délivré de mes membres, délivré de mes fatigues sans issue, de toutes les vieillesse qui m'arraisonnent à cette Contrevie dont je ne veux, ni, croix-de-bois croix-defer, jamais ne voudrai* ». Transcendance horizontale, Transcendance verticale, chemin de croix dans la clarté obscure du Purgatoire. Nous le voyons, *la lettre sur l'amour humaine* n'est pas destinée à celui qui se prétend antimoderne, mais à celui qui désire être, redevenir contemporain, c'est-à-dire véritablement enclavée dans le temps, tout en ayant suffisamment de recul, une prise de distance. Louis Pailloux est assurément un contemporain et nous invite à en devenir de même, si jamais tel n'était pas le cas. La communion dont nous convie l'auteur se déploie dans un temps où l'on pense et voyage avec son manteau de chair, plongé dans « l'océan des songes » que revêtent les rythmes de *la lettre sur l'amour humaine*.

Interrogeons toutefois l'ouvrage sur le modèle du Toi absolu, voire du Vous de la seigneurie, de la soumission, du respect et de la crainte : Monsieur Louis Pailloux, en empruntant une écriture adaptée à la renaissance catholique, ne risquez-vous pas de ressusciter, sans reprendre ni créer ? Ensuite, via une écriture du secret, comme cryptée, n'êtes-vous pas prédestiné à décourager les lecteurs les plus démunis ? De prime abord, votre lettre est comme paradoxale : d'une part, elle est universelle, elle à cœur à partager, mais, d'autre part, sa *vox cordis* côtoie une épaisseur hermétique parfois difficile à cerner, et elle serait comme condamnée à être la prisonnière d'une muraille de fer, analogie d'un cercle restreint, sinon sectaire. Soit tout le contraire du secret dont l'épaisseur et la concrétude visent à l'universel chant des peuples et des êtres triomphant du désespoir de nos jours impies. Nous ne sommes pas tous les lecteurs endurcis que vous semblez quérir : espérons qu'au-delà des cercles cultivés, puis des frontières françaises, vous trouverez avec

qui composer universellement, que vous réussirez à rendre votre public contemporain, à le rendre plus valeureux, plus courageux, de raison et de cœur. Cela représente une difficulté sérieuse pour qui veut se dépouiller en écrivant avec gravité : à quel public se destine-t-on, et quel est le degré de lisibilité une fois l'œuvre achevée ? Nul doute que Louis n'ait feint ces questions, parties intégrantes de son œuvre (une lettre qui ne faiblit à aucun instant – lorsque l'écrivain se fait également maçon) laquelle a été méditée en terre charentaise, jadis authentique mais qui, comme partout, succombe à la précarité physique et mentale. N'être lu que par des lecteurs cultivés, demeurant en ville, voici un paradoxe frustrant pour qui veut lutter dans l'espérance par l'écrit, contre les ruines et les décombres citadines et, il faut bien l'avouer, s'en porter témoins, au milieu de la détresse de nos campagnes. L'espérance, en effet, vise à l'universel, non au générique. Nous voici désormais rendus à nous-mêmes, abandonnés à la désintégration des valeurs de la dignité humaine, l'espérance se marie au désastre, que ce soit en campagne et en ville, d'où l'urgence d'un appel pour se recueillir à plusieurs devant le divorce entamé, presque entièrement consumé, entre l'homme générique et sa propre langue. Car c'est bien « la Langue, ô Péguy, Notre Bonne-Mère-la-Langue, ainsi naissant de tous nos silences, qui nous sauve », nous scande Louis, « c'est notre Langue, celle de la mère et de la grand-mère, pour vous, celle de la mère, du père, et du grand-père, pour moi, qui nous arrache à l'enterrer-vivant ». Le paradoxe soulevé n'en salue pas moins la tentative de conquérir un public dépossédé par la tradition car, certes, Louis, Clément, Charles, c'est bien la Tradition comme sans cesse reprise dans la lutte et dans l'amour, la tradition des mémoires de nos ancêtre qui nous sauve, ce pourquoi le secret de la *Lettre à l'amour humaine*, le secret de la confession manifeste à Péguy, c'est la mort des êtres bien-aimés dont la mémoire hante l'auteur (le mot mort apparaît quinze fois, c'est le leitmotiv du corpus), et dont la mélodie endolorie a enfanté la philosophie du Toi absolu chez Gabriel Marcel. Votre langue est très travaillée – davantage que le modeste auteur de cette recension, de cet avis solennel – et porte le lecteur vers les sentiers de la Beauté qui ne l'égareront point, mais l'éveillent en tout honneur.

Nous invitons par conséquent à la lecture de *La Lettre humaine*, sachant qu'on ne ressortira rien moins indemnes de son parcours. Passé cette épreuve herméneutique, nous pouvons conclure : grâce à son premier ouvrage, Louis Pailloux pénètre à tâtons, mais d'un pas assuré, les sentiers de la littérature sans estomac et ses catacombes de langue confite industrielle, sans avoir à rougir de pouvoir dialoguer avec des veilleurs véritablement inquiets – on pense notamment à saint Augustin, Léon Bloy ou encore à Gabriel Marcel, jusque dans l'angoisse de l'exister – à jamais liée avec la conscience de l'éternité – en compagnie de Kierkegaard, moins le regard ironique solitairement porté sur son époque. La littérature a en effet besoin de prières en ces périodes de maladies arithmétiques qui

effacent le mystère, qui abolissent le secret, devant le cynisme *du nihilisme comme incarnation réelle du rien devenu quelque chose*. Il n'est pas non plus question de ressusciter l'écriture catholique, mais de l'entretenir, de la *reprendre*, sans abdiquer « dans cette roserie de siècles en enfilade », comme l'énonce l'auteur avec tant de lucidité. En cela, il est véritablement question de la veille (et de la veille personnelle qui atteint la veille éontique, via la veille cosmologique et la veille intersubjective) face à la discontinuité pathologique dont nous assujettit le capitalisme parvenu à sa psychose. Nous avons besoin, en pareils époque, d'une écriture de l'humilité, d'un écrit *humaine*. Nous souhaitons qu'une traduction de l'œuvre en roumain soit établie afin d'entretenir les prières et les espérances dans un pays où l'humilité disparaît sous les sirènes de la consommation et sous cette perfidie satanique qui a pris l'habitude de prononcer, et non sans sarcasme, cette maxime empreinte de relativisme : « ainsi va le monde ! ».

PAUL MERCIER*

** Phd Candidate at Babes-Bolyai University,
paul_mercier33@yahoo.fr*